

Auteur : Pierre Deguignet

Titre : Des airs qui nous rappellent ...

Edition : compte d'auteur,

Année : 2005

Couverture : en 1942, avec son frère et ses cousins.

Dos de couverture :

Pierre Deguignet, cadre commercial retraité, est né à Mantes-la-Jolie (Yvelines) où il passa son enfance et son adolescence. Depuis 1959 il réside à Garches (Hauts-de-Seine).

Il évoque ici ses souvenirs, au rythme des airs populaires qui lui rappellent "ces années-là", de l'exode de 1940 aux grèves de 1995, de Marinella à la Lambada.

page 50

Mon père, lui, avait quitté la ferme familiale près de Quimper à l'âge de douze ans pour commencer son parcours dans le monde de la pâtisserie qui de petit apprenti à Brest l'avait conduit à cette situation en haut de l'échelle à Compiègne.

page 51

Notre grand-père paternel était un petit métayer breton qui faisait vivre difficilement ses neufs enfants et dont la femme était aussi décédée prématurément. C'est pourquoi notre père, comme ses frères, avait dû, dès l'âge de douze ans quitté la maison pour gagner sa vie, en interrompant sa scolarité à "l'école du Diable", comme l'on qualifiait alors l'école laïque dans ce coin de Bretagne, et en abandonnant l'espoir de passer un jour le prestigieux Certificat d'Etudes Primaires. Pour apprendre le français, à lire, écrire et compter à l'école du bourg il lui fallait, chaque jour et par tous les temps, parcourir à pied quatre ou cinq kilomètres par des chemins de traverse et déjeuner sur place d'un maire en-cas.

En 1991 je pris l'initiative d'organiser une réunion de cousins et cousines du côté paternel de ma famille, c'est à dire celle d'ascendance bretonne. Dans mon enfance le rappel de cette moitié d'origine était très présent tant à la maison que dans les réunions de familles. C'était mon père qui employait souvent des mots bretons comme "Ma doué beniguet" (Dieu béni), "Yermat" (A votre santé), "Gwin ru" (vin rouge), "Gast" (Bon sang) et faisait souvent allusion à son pays natal Ergué-Gabéric, en Cornouaille quimpéroise, citant les noms des lieux-dits, Niverrot, Kerdevot, Keriou et ceux de ses innombrables cousins et cousines du côté de sa mère, née Legrand, les Espern, Jourdrain, Thomas, Tanguy, Le Pape et autres. Comme illustration du degré de pauvreté et de dénuement qui régnait, en ce début de XXe siècle dans ce coin de campagne bretonne il nous rappelait souvent que, dans son enfance il n'avait comme soulier que des sabots de bois remplis de paille en hiver et que les foyers les plus démunis ne possédant pas de vaisselle, la table commune en bois était creusée de cavités servant d'assiettes. quelques virées sur place depuis la première incursion pendant l'exode de 1940 m'avaient permis de ressentir l'esprit et les particularités de ce coin de Basse-Bretagne et de ses habitants. Je me souviens encore de certains détails qui m'avaient frappé : dans les maisons modestes les minces cloisons faites d'un assemblage de planches en bois, les mottes de beurre salé ornées de dessins au couteau, les visites chez les cousins avec l'inévitable collation où se succédaient "quik sal" (lard salé), crêpes blé noir et froment, cidre et café d'ailleurs plutôt lavasse puisque confectionné le matin pour la consommation de toute la journée et tenu au chaud, toujours prêt, sur un coin de la cuisinière, collation à laquelle il fallait faire honneur sans aucune restriction pour ne pas apparaître comme des parisiens chichiteux aux yeux des hôtes. Comme dans la même après-midi on pouvait se rendre dans les fermes de deux cousins différents, ou même plus, on peut imaginer les épreuves digestives imposées au cours de ces périple ! Intrigué par le "Coin" qui émaille le parlé français finistérien, j'ai finalement découvert qu'il ne s'agissait pas d'un rappel du cri du canard comme pourraient le laisser supposer certains esprits parisiens malveillants, mais seulement de la contraction de "Quoi ! Hein ?" : un tic de langage local pour renforcer une affirmation. Seuls le frère aîné de mon père, l'oncle François, et sa sœur aînée, la tante Catherine étaient restés au pays et habitaient la commune d'Ergué-Gabéric. La tante résidait au bourg dans une petite maison sombre et humide dont je me souviens du sol en terre battue et du lit-clos et des brugnon de son tout petit jardin. L'oncle François résidait à Lestonan un gros hameau proche des papeteries de l'Odet, propriété de la famille Bolloré où, après avoir travaillé dans le bâtiment, il a fini sa carrière. Il avait des dons de sourcier et était régulièrement sollicité pour trouver des emplacements de puits. Il occupait une place au premier rang au sein de la paroisse et comptait parmi les porteurs de bannières à l'occasion des processions et pardons comme

celui de Kerdevot. Aussi a-t-il été particulièrement traumatisé par un incident qui s'est produit lors du mariage religieux de ses deux filles qui avaient décidé de convoler le même jour et de faire une cérémonie commune. Il faut dire qu'en Bretagne les mariages étaient l'occasion de festivités réunissant une assistance importante associant famille proche et éloignée, amis, relations, voisins comme on peut en juger d'après les photos où il n'était pas rare de dénombrer quelquefois près de cent participants. A part la famille proche il était d'ailleurs d'un usage tout à fait accepté, que tous les autres invités paient leur écot aux repas de noce et retour de noce. Encore au début des années 90 il était courant de voir le restaurateur, au café, faire le tour des convives pour encaisser le prix du repas. L'aînée des cousines bien que se mariant en blanc avait, comme l'on disait alors, fêté la Pentecôte avant Pâques pour faire allusion à une consommation charnelle précédant l'union officielle dont il résultait un arrondissement plus ou moins prononcé du ventre de la mariée. Contrairement à l'époque actuelle qui voit couramment le ou les enfants servir de garçon ou demoiselle d'honneur quand leurs parents ont fait le choix d'officialiser une cohabitation entrée dans les mœurs depuis belle lurette, en 1947 il en était tout autrement et une fille qui avait fauté subissait l'opprobre publique. Je me souviens d'une affaire qui à Mantes, dans les mêmes années, avait fait scandale dans toute la ville. Lors du mariage de deux jeunes gens biens sous tous les rapports, lui responsable scout, elle réputée sérieuse, avait dû être transportée à l'hôpital. En fait de malaise il s'agissait de la conclusion d'une grossesse qu'elle avait bien dissimulée puisqu'elle accoucha le jour de ses noces ! Aujourd'hui cela ne ferait même pas l'objet d'un simple commentaire. Donc, les commères du coin avaient livré leurs œuvres et le recteur, nom du curé de la paroisse en Bretagne, était au courant de cette situation délicate. Ce recteur, du nom de Gustave Guéguen, plutôt rigoriste et plus ou moins bien accepté par certains paroissiens puisqu'il faisait l'objet de chansons moqueuses, voulut marquer sa désapprobation publique en refusant de faire carillonner les cloches à la sortie de l'église. Il s'agissait d'un affront majeur fait à la famille sous les yeux de toute la communauté et jugé particulièrement inique pour les trois frères des mariées car il s'appliquait aussi à l'autre sœur qui était blanche et innocente. En venant presque aux mains avec le recteur ils passèrent outre à son interdiction et firent eux-mêmes sonner les cloches sauvant ainsi l'honneur de la famille.

Après quelques mois de préparation le rassemblement familial eut lieu un week-end de mi-septembre réunissant une cinquantaine de participants sur la commune d'Ergué-Gabéric. Un fléchage mis en place par le comité d'organisation amena tout le monde chez une cousine comme point de rendez-vous. Autour de cidre et de crêpes on fit connaissance avec l'aide de badges et d'un tableau synoptique de la descendance des neuf frères et sœurs Deguignet dont la seule survivante était la tante Anna présente et doyenne de cette assemblée. Puis il y eut la visite commentée de la chapelle de Kerdévot, pèlerinage à la

ferme natale de la plupart des neuf frères et soeurs transformé en grange et qui suscita force exclamations de la part des plus jeunes étonnés des conditions de vie de leurs aïeux : espace réduit peu éclairé, sol en terre battue, pas d'eau courante, cheminée pour le maigre chauffage et la cuisine. Suivit un déplacement chez un cousin de la branche Legrand qui avait réalisé un impressionnant travail généalogique concrétisé par un tableau qui couvrait tout un mur de ses combles où chacun put se chercher. On a été frappé par l'intérêt que portaient les plus jeunes à leurs racines. Au cours du petit speech précédant le dîner de clôture je fis allusion à notre arrière grand-oncle connu dans la famille comme l'écrivain dont la vie aventureuse était résumée souvent par notre père par la formule "Né dans la pauvreté, mort dans la misère". Ses contes et des extraits de ses mémoires avaient paru en 1962 dans le Télégramme de Brest. A cette époque il s'appelait François-Marie Déguignet. Quand il réapparut sur le devant de la scène, beaucoup plus tard, son prénom était devenu Jean-Marie. En plus son patronyme avait la particularité d'un accent sur le premier e, modification mineure au regard de toutes les déformations infligées à ce nom au fil des inscriptions à l'état civil : Duginec, Duguignec, Le Deguignet, Diguignet, Le Diginant. Ces avanies n'étaient pas propres aux temps anciens pour cause d'illettrisme car même aujourd'hui notre nom de famille est sujet à maltraitance. Ainsi pendant ma vie professionnelle je m'étais amusé à recueillir ses multiples versions dans la correspondance qui m'était adressée. J'en ai collectionné près de soixante dix moutures, toutes différentes !

Les deux quotidiens bretons, Ouest-France et Le Télégramme de Brest avaient délégué leurs localiers à notre réunion familiale qui eut droit à un compte-rendu dans leurs colonnes. Malheureusement ces articles comportaient quelques erreurs dans les noms et la parenté qui soulevèrent de vives réactions de la part de cousines pointilleuses qui s'estimèrent offensées. J'ai d'ailleurs constaté que chaque fois que j'ai eu à connaître d'une façon très proche un évènement ou un fait divers, sa relation dans les medias au mieux comportaient quelques erreurs, en général était approximative, au pire était complètement inexacte, ce qui me laisse à penser qu'il peut en être de même en de nombreuses occasions comme si par nature le travail journalistique dominé par l'urgence était incompatible avec une certaine rigueur. Malgré tout, ces articles avaient fait connaître l'existence de ramifications de notre famille et lorsqu'une association de recherches historiques de la commune d'Ergué-Gabéric décida de faire éditer les mémoires de l'arrière-grand-oncle retrouvées, reconstituées, élaguées, expurgées, retravaillées par un journaliste de FR3 Bretagne, Bernard Roux (en breton Bernez Rouz comme il signait parfois), ce dernier s'adressa à moi pour obtenir les noms et adresses des membres de la famille. J'ai pensé que, n'étant pas très optimiste sur les chiffres de diffusion de l'ouvrage il pourrait au moins le faire acheter par ceux-ci. Il en fut tout autrement et "Les Mémoires d'un Paysan Bas-Breton" devinrent un best-seller tiré à plus de 230000 exemplaires. Son succès commença

par les régions de l'Ouest où il trouva un public surpris, ravi et conquis de découvrir dans la Bretagne du XIXe siècle un individu aventureux, contestataire, violemment anticlérical, anarchiste sur les bords rompant avec l'image traditionnelle de cette époque illustrée par Bécassine, Théodore Botrel et sa Paimpolaise, le Grand Pardon de Sainte Anne d'Auray et les bigoudens méritants du Cheval d'Orgueil, le roman autobiographique de Pierre-Jakez Hélias.